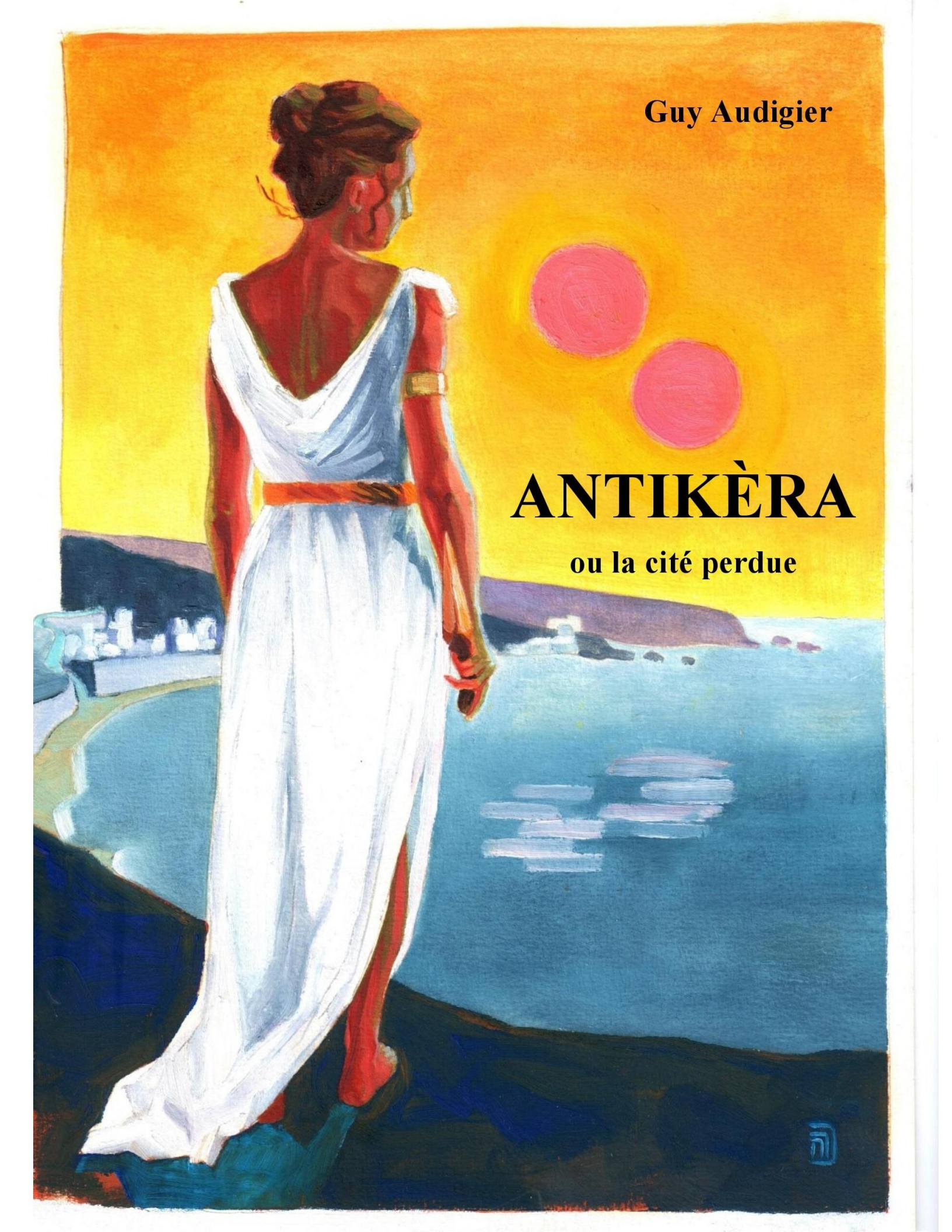


An artistic illustration of a woman in a white classical dress with a red sash, seen from behind, looking out over a blue sea towards a distant city on a hill. The sky is a vibrant yellow-orange with two large pink circles. The woman has a gold armband and a red earring. The overall style is painterly and evocative.

Guy Audigier

ANTI KÈRA

ou la cité perdue



Guy Audigier

Antikèra

ou la cité perdue

© Guy Audigier, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8962-4

Couverture : Marie Merlo

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Sarah et à Alicia

I – LE PASSAGE

1

TRACES DE PAS

Dans les lieux baignés d'une grande sérénité, tout mouvement est une insulte. Ici, les vagues semblaient se retenir avant de mourir sur la grève dans un chuchotement à peine perceptible.

Six jours auparavant, la barque de Takis m'avait amené dans cette crique isolée. De hautes falaises rendaient impossible tout accès par la terre. Depuis, je n'avais aperçu que de rares bateaux de pêcheurs croisant au large du cirque majestueux des murailles de calcaire.

Cette solitude, je l'avais désirée. Pourtant, elle me pesait chaque jour davantage. Cette mer invariablement plate et ce ciel toujours bleu me désespéraient. Des sentiments amers me montaient à la gorge quand je pensais aux dix longues journées qui me séparaient du retour de Takis.

De plus en plus souvent, une folie douce s'emparait de moi. Je chantais, je dansais, ou alors je déclamais des vers dont les rochers m'envoyaient un écho déformé. Puis je me jetais dans la mer, avec avidité, comme pour la posséder, ou plus sûrement pour tenter de retrouver une relative clarté d'esprit.

Avec le soir, le calme revenait. Je méditais sur la force du destin qui m'avait conduit dans ce lieu retiré et je pensais à ma toute première découverte, six mois plus tôt.

* * * *

15 janvier.

Je peux enfin consulter cet ouvrage de Catilimnos retraçant avec emphase l'histoire - ou la légende ? - de la fuite des Crétois lors de l'effondrement de la civilisation minoenne.

Dans ce livre, je trouve la confirmation de l'intuition que j'avais formée sur l'aboutissement géographique de cet exode. Les rares survivants auraient été

conduits par les courants et les vents dominants vers le nord-ouest et auraient échoué sur le rivage méridional du Péloponnèse. Ils se seraient ensuite regroupés, d'après Catilimnos, dans un lieu portant le nom d'Antikèra. Ils y auraient cherché à reconstruire leur grandeur déchue. L'historien grec soutenait que deux siècles seulement après leur implantation, ils étaient parvenus à recréer une civilisation raffinée fondée sur un développement économique remarquable. Mais cent cinquante ans plus tard, cette civilisation se serait éteinte aussi brusquement que celle dont elle était issue.

* * * *

Je me souvenais que je ne dormis guère cette nuit du 15 janvier. Entre veille et sommeil, je me voyais dans la grande salle du Conseil de l'Ecole Nationale d'Archéologie. Au cours d'une cérémonie solennelle, mes professeurs me comblaient d'honneurs. L'un d'entre eux me présentait comme le Schliemann¹ des temps modernes. Quelle idée ! Je ne savais même pas où se trouvait Antikèra.

Le lendemain, je retournai à la Bibliothèque Nationale. Dans le silence d'une grande pièce, je copiai minutieusement toute information susceptible de me guider dans ma recherche.

Ce travail de fourmi s'étala sur plus de quatre mois. Durant cette période, mon humeur se plia aux caprices du sort : à l'enthousiasme délirant causé par quelque découverte que je croyais déterminante succédaient l'abattement et le découragement devant le peu de résultats réellement obtenus. Malgré tout, mes idées se faisaient plus claires. A mesure que je lisais et relisais mes notes, j'envisageais pour Antikèra différentes situations possibles. Partant des hypothèses les plus vraisemblables, j'analysai chacune de ces localisations pour finalement n'en retenir que trois.

A cet instant, j'eus la certitude que les sources parisiennes ne me seraient plus d'un grand secours. Je devais revenir au point de départ, tout au moins à Athènes où je trouverais, j'en étais persuadé, les pièces encore manquantes de ce puzzle déroutant.

La veille du jour de mon départ, je fis un étrange cauchemar. Je me perdais dans le dédale d'un immense palais dont les éléments se répétaient à l'infini.

Dans un petit patio bordé d'un péristyle aux colonnes gracieuses surmontées d'une frise aux motifs guerriers, j'étais subjugué par une mosaïque représentant un taureau qui me faisait face. La facture était d'un réalisme tel que la bête semblait piaffer d'impatience avec l'intention de se jeter sur moi. Alors, je tournais les talons pour dévaler des escaliers grandioses, à une vitesse folle comme si le minotaure lui-même était à ma poursuite. Mais le plus souvent, je marchais lentement, tournant à droite, à gauche, résolument mais sans savoir pourquoi. Au cours de mon périple, je ne rencontrai que des femmes aux seins nus, dans des poses affectées, dont les regards énigmatiques jamais ne se posèrent sur moi. Au fond d'un long couloir aux arcs surbaissés où sans cesse mes pas me faisaient revenir, je retrouvais toujours un faisceau d'écriteaux en bois pyrogravé qui se contredisaient en voulant me donner la bonne direction du site d'Antikéra.

Mon arrivée à Athènes éloigna définitivement les palais minoens et les femmes aux seins nus. C'était le premier août...

* * * *

Tous ces souvenirs avaient défilé dans mon esprit comme les images d'un film trop souvent vu. Maintenant que la fraîcheur du soir me faisait frissonner, ils me semblaient lointains et irréels.

Le lendemain, au soleil de midi, alors que je sortais de l'eau après une longue plongée, des marques de pas sur le sable humide attirèrent mon attention. Ces traces de pieds nus, légèrement plus courtes que les miennes, excitèrent ma curiosité.

En toute hâte, je quittai mon équipement et fis un tour rapide de mon repaire, en vain : je ne découvris personne derrière les quelques gros rochers situés sur la plage, ni même dans l'unique anfractuosité de la falaise pouvant fournir une cachette acceptable.

Après cette brève inspection, je m'aperçus avec une certaine déception que les empreintes de pas n'atteignaient nulle part le sable sec. Elles étaient parallèles au rivage tout près de la mer sur une vingtaine de mètres puis elles disparaissaient dans l'eau après avoir dessiné un angle droit. L'inconnu ne s'était donc pas aventuré sur mon domaine. Pourtant, dans cet endroit que je croyais

définitivement désert, je ressentis ces marques de vie comme une atteinte à mon intimité. Pire, j'avais l'impression d'être continuellement surveillé comme si de ces empreintes se dégageait une présence immatérielle flottant autour de moi comme le parfum d'une fleur venant d'être cueillie.

Cette sensation s'estompa pour céder la place à une explication rationnelle. Il s'agissait certainement d'un pêcheur. Je n'avais pas entendu le moteur de son bateau parce que dans ma plongée j'étais trop éloigné. Ayant aperçu quelques indices de mon installation, il avait dû s'approcher de la crique par curiosité. Ensuite il avait mis pied à terre, sûrement pour se dégourdir les jambes. Jugeant l'endroit sans intérêt, il était aussitôt reparti pour atteindre son port avant la canicule.

Au crépuscule, allongé sur le sable encore tiède, je pensais à ces mystérieuses empreintes. La mer, en montant subrepticement, les avait maintenant complètement effacées. Sans bien savoir pourquoi, je ne me satisfaisais plus de l'hypothèse d'un pêcheur débarquant par hasard sur ma plage. Mais je n'avais rien à proposer de mieux. Comme pour occuper mon esprit en déroute, mon arrivée à Athènes ressurgit brusquement.

* * * *

1er Août.

Me voici à Athènes. De la fenêtre de ma chambre d'hôtel, j'ai une vue plongeante sur les étalages bariolés des fleuristes de la place Kotzia, écrasée de chaleur.

En me penchant un peu, je verrais l'Acropole mais elle ne m'attire plus. Rongée par la sueur de cette ville immense, mal protégée des hordes de touristes par des planches posées à la va-vite, elle n'exerce plus sur moi cette fascination que j'ai connue lors de notre première rencontre, il y a bientôt quinze ans.

Quinze ans déjà se sont écoulés depuis que j'ai gravi pour la première fois ces escaliers magiques dans un recueillement empreint de mysticisme. J'étais resté là-haut une journée entière, sans pouvoir me lasser des colonnes immobiles, les yeux rivés sur ce temple majestueux qui pour moi contenait toute la beauté du monde.

Brutalement, le téléphone sonne.

— Comme vous avez beaucoup insisté, le Professeur consent à vous recevoir. Il vous demande de venir chez lui demain à dix-sept heures.

C'était la secrétaire du Professeur Tsannès.

* * * *

Je me rappelai que j'avais raccroché machinalement, avec l'impression de me trouver encore au pied du Parthénon et de découvrir tout à coup le cadre banal de ma chambre d'hôtel. Mais après ces instants équivoques, je me sentis très satisfait. Les travaux du Professeur Tsannès faisaient autorité pour tout ce qui concernait l'évolution du Péloponnèse au cours de la période du minoen récent. Grâce à lui, je comptais avoir accès aux éléments d'information qui me faisaient défaut.

En réalité, la journée suivante était inscrite sous le signe de l'échec. A cinq heures précises je fus introduit dans le bureau du Professeur. La pièce était sinistre et très mal éclairée. L'attitude condescendante de cet homme grand et sec, sans âge et peu amène, m'indisposa dès le premier abord. L'exposé que j'avais minutieusement préparé ne servit à rien. Ce fut à peine s'il l'écouta. A la fin, le Professeur déclara sèchement :

— Ecoutez, mon jeune ami, vous n'avez pas de recommandation sérieuse. Je n'ai jamais entendu parler de cet expert qui a écrit votre lettre d'introduction.

Il marqua une pause puis sans me laisser le temps de répondre il reprit d'un ton catégorique :

— Je suis désolé mais je ne peux pas vous autoriser à consulter les documents uniques que nous possédons dans nos archives. De toute façon, votre hypothèse d'un débarquement minoen au sud du Péloponnèse me semble tout à fait invraisemblable.

Certes, l'insuccès de cette rencontre me causa une profonde déception. Mais dès que furent passés les premiers instants d'abattement, cet échec fut pour moi comme un coup d'éperon. Mon orgueil me sauvait. Ma quête jusqu'alors avait été secrète. Depuis cette visite chez ce savant reconnu ayant affiché un tel mépris pour toute mon entreprise, j'avais un défi à relever. Mon obstination grandissait,